

nir est à moi. Et vous-même, n'êtes-vous point parti de la plus extrême pauvreté ?

— Votre existence et la mienne, toute d'honneur et de dur travail, ont peu de points où elles puissent être comparées. . . .

— Il est vrai, monsieur, mais avouez que le travail ne suffit pas toujours, et que de la rue Saint-Sauveur à la Maison Blanche de Rolleboise, il y avait place pour bien des déconvenues !

L'effet fut foudroyant ; le visage de Genissieu se couvrit d'une pâleur mortelle ; les lèvres devinrent toutes blanches et les yeux, un instant, se fermèrent pendant que le vieillard chancelait.

On eût dit qu'il allait se trouver faible et tomber.

Le baron considérait tout ce ravage avec une extrême curiosité : les usuriers ne lui avaient point menti.

Lentement, Genissieu se remit, par des efforts surhumains. Et il considéra Savenay avec épouvante. . . Avec incertitude aussi !

Il semblait qu'un espoir eût surgi en lui, l'espoir que ce mot, sur les lèvres du baron, ne signifiait rien, ne renfermait aucune menace, avait été jeté, par hasard, dans la conversation et sans arrière-pensée. Était-ce vrai, ce qu'il espérait ? Ne se trompait-il point ?

Il essaya de l'apprendre. Et, en tremblant, car il essaya vainement de raffermir sa voix :

— Monsieur le baron, je n'ai pas compris ce que vous vouliez dire.

— Je n'ai rien dit qui ne fût tout à votre honneur, monsieur, fit Savenay, en effectuant le plus grand calme ; j'ai voulu faire appel seulement à l'homme qui, parti de la rue Saint-Sauveur, doit être, plus qu'aucun autre, accessible à la bonté et à l'indulgence. . . .

Genissieu tressaillit de nouveau, très violemment, à ce mot qui revenait pour la seconde fois.

Un banc se trouvait dans l'avenue qu'ils suivaient. Il s'y laissa tomber. Et il essuya son front, où perlaient de grosses gouttes de sueur.

— Oui, dit-il enfin, j'ai été bien pauvre autrefois, bien misérable même, et si je me suis élevé où je suis, ce n'a été qu'à force de travail.

Il s'arrêta ; puis, levant sur le baron un regard trouble, indécis, il ajouta :

— A force de travail. . . et à force d'honnêteté aussi. . . .

Mais le baron, sans rien savoir, avait la subtile intelligence du mal.

Genissieu, entre ses mains, se trouvait comme une alouette dans la serre d'un épervier ; les serres s'enfonçaient, redoutables, et l'oiselet palpitait, saignait, mourant, atteint au cœur.

Le baron répliqua, avec un sourire ironique :

— A force d'honnêteté, oui, monsieur Genissieu. . . Qui en doute-rait ?

Genissieu se leva et fit quelques pas en silence. Il essayait de réfléchir, mais ne réussissait pas, dans le désordre visible de ses pensées. Alors, Savenay, voulant rester sur cette première victoire.

— Je vois, monsieur Genissieu, que ma présence vous est pénible, et je vous demande la permission de prendre congé de vous. Je vous quitte navré, l'âme pleine de tristesse ; car, sans vous en douter, et bien cruellement, je vous le dis sans vous le reprocher, vous m'avez causé tout à l'heure la plus grande douleur de ma vie.

Et Genissieu disait, timide, comme s'il avait imploré :

— Monsieur de Savenay, peut-être ma parole a-t-elle dépassé mes intentions. Je n'ai certes pas voulu vous offenser. Et je vous prie de ne pas m'en tenir rigueur.

— Je vous pardonne, monsieur Genissieu. Vous avez été injuste envers moi ; mais j'ai commis des fautes, je le sais, et je comprends qu'un vieillard tel que vous, de si haute et si inattaquable probité, considère comme très grave ce qui n'a été chez moi que faiblesses et sottises de jeune homme. Je vous jure que je ne vous en garde pas rancune. Vous aurez beau me haïr et me mépriser, jamais je n'oublierai que vous êtes le père de l'adorable fille que j'aime de tout mon cœur.

Il eut un sanglot, qu'il comprima vainement. Puis il salua, triste à mourir, et se retira.

Genissieu le suivait des yeux, pendant que le baron remontait l'avenue.

Il ne fit pas un mouvement. Il paraissait frappé de stupeur. Son regard seulement, exprimait une mortelle angoisse. Il y eut sur ce visage si doux et si noble, une douleur qui crispa les traits et qui devait être bien cruelle, bien intolérable ; car tout à coup la tête s'abaissa sur les deux mains jointes, des larmes filtrèrent à travers les doigts, pendant que des sanglots convulsifs secouaient tout le corps.

Il se souleva lourdement, et, accablé, devenu tout à coup vieux, ce vaillant, qui avait la vigueur d'un jeune homme, regagna la Maison Blanche. Mais, dans son cerveau, il y avait une exaltation, une folie. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres, ses yeux brillaient de fièvre.

Marguerite venait à sa rencontre. Elle fut surprise et inquiète de voir son père en cet état. Et lui, étrangement, la considéra, comme s'il ne la reconnaissait pas.

— N'est-ce pas que personne, personne au monde n'a le droit de me faire aucun reproche ? N'est-ce pas que jamais aucune voix ne s'est élevée contre moi ? que jamais aucun malheur n'est arrivé par ma faute ? Je puis passer partout le front haut et personne ne pourrait me faire baisser la tête. N'est-ce pas Marguerite, n'est-ce pas, mon enfant chérie ?

— Mon père, qu'avez-vous ? que s'est-il passé ? disait-elle avec angoisse, en lui prenant les mains, en le serrant contre son cœur.

— Ma fille, mon enfant, tu m'aimes, n'est-ce pas, tu m'aimes toujours ?

— Oh ! mon père ! dit-elle, tout en larmes.

— Tu as toujours entendu vanter autour de toi la probité de ton père ?

— Oui, père, et j'en suis orgueilleuse, car je sais que vous êtes indifférent à votre fortune, mais que votre honnêteté reconnue est la fierté de votre vieillesse.

— Tu ne pourrais jamais croire. . . .

Il s'arrêta, égaré, comprenant, dans cette exaltation, qu'il dépassait le but et qu'il donnerait des soupçons à Marguerite, peut-être ; mais malgré lui, malgré tout ce qui, du fond de son cœur, lui criait de se taire, il reprit, haletant, la sueur au front, blême :

— Tu ne pourrais jamais croire, même si on te le disait, qu'il s'est trouvé un jour, une heure, où ton père a failli. . . .

— Jamais, père, jamais ! dit-elle dans un grand cri de passion.

Il se tut, étonné, regardant Marguerite.

Il semblait qu'il eût fait un mauvais rêve et qu'il s'éveillât seulement, et il passa la main, à plusieurs reprises, sur son front, comme s'il avait perdu le souvenir de ce qu'il venait de dire, des imprudentes paroles qui venaient de lui échapper et comme s'il avaient voulu se les rappeler.

Il rentra chez lui, s'enferma dans sa chambre, ne revit sa fille que le soir.

Les jours suivants ne changèrent rien au calme de la vie du père et de la fille.

Genissieu s'appliquait à être encore plus tendre que d'habitude.

Jadis, il faisait quelques promenades aux environs, soit à pied, soit à cheval, lorsque le temps le permettait. Il ne sortit plus. Il aimait à chasser ; il ne chassa plus.

Pas un mot ne fut prononcé entre eux sur le baron de Savenay ; mais Marguerite surprit à plusieurs reprises son père, regardant au loin les tourelles du château qui pointaient dans le ciel par-dessus des arbres. Et chaque fois le front du vieillard devenait soucieux.

La jeune fille s'éloignait alors et n'osait pas l'interroger. Mais comme ses inquiétudes étaient mises en éveil, elle remarqua que les nuits de son père se passaient presque sans repos ; Genissieu se promenait toutes les nuits dans sa chambre et Marguerite l'entendait qui parlait tout haut.

Plus alarmée, certaine nuit, elle alla frapper. Le vieillard n'ouvrit pas, ne répondit même pas, comme s'il fût devenu sourd pour toute autre chose que ces souvenirs d'autrefois qui grondaient dans son cœur. Et elle écouta les vagues paroles qui venaient jusqu'à elle et parmi lesquelles elle distingua seulement ce mot, ce seul mot revenant fréquemment sur ses lèvres :

— Rue Saint-Sauveur ! rue Saint-Sauveur !

Savenay ne se représenta point à la Maison Blanche.

Genissieu s'informa avec la secrète espérance que le jeune homme était parti. Mais il apprit qu'il n'avait point quitté son château.

Pourquoi cette allusion à la rue Saint-Sauveur, brusquement jetée dans la conversation ? Voilà ce que Genissieu se demandait.

Était-ce le hasard qui avait amené l'allusion ? Ou bien le baron savait-il ?

De là toutes les tortures du vieillard, toutes ses angoisses. Et cela devint si intense, si insupportable, qu'il en fut à souhaiter bientôt la rencontre de Savenay, une explication avec lui. Mais Savenay restait invisible.

Alors, ce fut lui qui chercha des prétextes pour le rencontrer, et qui, un jour, se présenta au château, demandant à l'entretenir d'une affaire qu'il venait lui proposer.

Il s'agissait de l'achat de quelques terres du baron, enclavées dans la propriété de la Maison Blanche et que Genissieu désirait acheter.

Il l'expliqua au baron. Savenay l'écouta sans mot dire. Il n'était pas dupe de ce prétexte.

En l'écoutant, il jouissait de la confusion et de l'épouvante du pauvre homme dont la détresse était visible.

Il n'accepta ni ne refusa la proposition qu'on lui faisait. Il dit seulement qu'il irait à la Maison Blanche rendre réponse lorsqu'il aurait réfléchi. Et il vint, en effet, dès le lendemain.

Il fut empressé auprès de la jeune fille, ne fit aucune allusion à Genissieu sur ce qui s'était passé, consentit à la vente qu'on lui proposait, et reprit ses habitudes régulières de visite. Bientôt il dit au vieillard :

— Monsieur Genissieu, vous semblez avoir de moi meilleure opinion. . . Me trompé-je ? Ou faut-il que j'espère ?